



— C'est vous, capitaine. A quoi dois-je l'avantage de votre visite

Et laissant tomber sa tête dans ses mains il se prit à rêver.

— Plus tard quoi?... demanda Tiennette.

Rufin soupira, et complétant sa pensée :

— Malheureusement, dit-il, il a une fille.

Le lendemain il s'informa de la distance qui le séparait de Valence et du chemin qu'il fallait prendre, et, sans se décourager par la longueur d'un voyage qu'il devait faire à pied, il dit à sa femme :

— Combien d'écus as-tu dans ta cachette ?

— Trois.

— Et moi j'en ai cinq... avec ça on irait à Paris. Mets tes sabots neufs, Tiennette, et nous partons voir le cousin Julien.

Tiennette ne se fit pas prier. Elle eut bientôt préparé son petit bagage ainsi que le sac de son mari. Une heure plus tard ils étaient en route.

Ils marchèrent quatre jours, et en traversant l'Ardèche faillirent de nouveau se rencontrer avec Mandrin, dont on s'entretenait partout avec une frayeur presque superstitieuse. A Valence on lui indiqua facilement la direction à prendre pour aller chez M. Mirouël.

Tiennette dépensa un de ses trois écus à sa toilette ; mais son mari n'en murmura point. Il lui dit même d'un ton prophétique :

— Un jour tu porteras de la dentelle !

— Cela m'irait aussi bien qu'à une autre, répartit Tiennette.

Et en effet elle était coquette autant que jolie. Fraîche et rondlette paysanne, elle possédait dans la vivacité du regard, la grâce du sourire, la richesse de la carnation, la prestesse de l'allure, tout ce que l'on appelle la beauté du diable.

Malgré ces avantages naturels, Rufin ne l'aimait pas, ou pour mieux dire avait cessé de l'aimer, parce qu'au bout de deux ans de mariage elle n'avait pas encore eu d'enfant.

Le couple se présenta à la porte de Montluizant vers la fin de la matinée. Rufin demanda au premier domestique qu'il aperçut :

— C'est bien ici M. Mirouël ?

— Oui, mon brave homme.

— Il est au château ?

— Oui.

— Eh bien, dites-lui que c'est le cousin Rufin Mirouël de Saint-Ferréol avec sa femme, qui viennent lui dire bonjour.

Le domestique regarda du coin de l'œil ce parent du maître; qu'il venait d'appeler mon brave homme et répondit :

— Veuillez me suivre, je vais prévenir monsieur.

Le couple auvergnat était ébloui. Les beaux chevaux qu'ils entrevoyaient dans les écuries, les riches voitures sous remise, le parterre orné de marbres d'art, enfin le château et le salon où ils furent introduits achevèrent de griser leur imagination.

La visite annoncée surprit beaucoup le nabab.

— J'ai donc des cousins... murmura-t-il.

Cela ne le réjouit pas outre mesure, cependant il ne fit pas attendre les nouveaux venus.

Dès qu'il parut, Rufin s'avança vers lui en lui disant effrontément :

— Bonjour, cousin Julien.

— Nous sommes donc parents, monsieur? fit Mirouël.

— Mais je m'appelle comme vous, et n'êtes-vous pas de Saint-Ferréol près de Brioude?

— En effet, répondit le nabab. Mais j'ai quitté Brioude il y a près de vingt ans et je ne me rappelle pas le cousin Rufin.

— Et encore moins ma femme Tiennette, que voilà, puisqu'elle n'a pas encore vingt ans, mais vous avez peut-être connu son père et sa mère, les Saint-Ours, de Brioude, qui habitaient tout près de chez votre père dans une petite rue qui donne sur la rue de l'Église... Les Saint-Ours ...

— C'est bien possible.

— Et ma pauvre mère était amie avec votre mère et la Saint-Ours.

Mirouël examinait Tiennette et répondait machinalement :

— Eh bien, si c'est ainsi, mon cousin, enchanté de faire votre connaissance. Asseyez-vous; asseyez-vous, cousine.

— On ne s'embrasse pas après si longtemps? reprit effrontément Rufin.

Julien qui avançait un siège à Tiennette répondit en riant :

— Mais volontiers, si ma cousine le permet.

Il embrassa Tiennette, puis donna une bonne poignée de main à Rufin.

— Vous accepterez bien quelques rafraîchissements?

— Fichtre ! je crois bien, cousin Julien, après quatre jours de voyage.

— Comment donc ?

— Nous arrivons tout droit de Brioude, cousin.

— Comment cela ?

— Mais pour vous voir.

— Oh ! fit le nabab stupéfait.

Il sonna, donna des ordres et reprit :

— Vous êtes venus exprès de Brioude pour me voir ? Mais qui a pu vous dire que vous aviez un cousin à Montluizant ?

— Ah ! quant à cela, cousin, c'est par un grand hasard, car depuis que vous n'étiez plus chez le fermier général de Grenoble, M. le vicomte de la Tourette, nous n'avions plus de vos nouvelles.

Un domestique entra avec un plateau, et le nabab parut inquiet des imprudences de langue du paysan.

Il lui fit signe de la main :

— Un instant, fit-il.

Enfin, quand le domestique se fut retiré :

— Pas un mot du passé devant mes gens, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— Oh ! fichtre ! fit Rufin en se frappant la cuisse, nous savons ce que parler veut dire.

Et tandis que Julien Mirouël versait à boire à Tiennette et lui offrait des gâteaux, le paysan reprenait entre deux bouchées :

— Il paraît, cousin, que vous avez fait de bonnes affaires depuis le temps dont je parlais.

— Mais oui, j'ai gagné quelque argent dans le commerce en Orient.

— Je crois bien, des millions, dit Rufin en élevant la main à trois pieds du plancher. Des tas d'or à ce qu'on m'a dit. C'est joli tout de même de n'avoir qu'à se baisser pour ramasser de l'or.

— Mais qui vous a conté ces histoires ? fit Mirouël, visiblement agacé.

— Ah ! ah ! c'est, comme j'avais l'honneur de vous le dire, par le plus grand des hasards.

— Mais enfin !

— Figurez-vous, cousin Julien, qu'il y a six jours, à Saint-Fer-

réol, où j'habite depuis la mort du père Saint-Ours, Mandrin est passé avec sa bande.

— Ah! encore cet homme!...

— Il nous a invités, tout le village, à dîner à son camp, dans la forêt, avec les provisions que nous fournirions (bien entendu)... C'est un gaillard qui sait se faire servir. Et donc, tout en mangeant il y a de ses hommes qui ont parlé d'une expédition qu'ils ont faite dans ce pays, et l'un d'eux a prononcé votre nom. Moi je me suis récrié. Il a dit aussi que vous étiez grand ami avec le fermier général et son fils.. ça m'a donné à réfléchir... Voilà comment j'ai pensé que le Julien Mirouël, de Brioude, pouvait bien être le même qui avait fait fortune aux Indes et habitait un château près de Valence.

— Et l'idée vous est venue de faire ma connaissance?

— Naturellement, cousin; nous sommes les seuls survivants de la famille Mirouël. Vous êtes notre seul et dernier parent.

— Mon cher Rufin, répondit le nabab, je vous remercie beaucoup de votre bon souvenir. J'espère que vous voudrez bien passer quelques jours à Montluizant?...

— Très volontiers, cousin Julien, d'autant mieux que rien ne nous retient à Brioude ou à Saint-Ferréol, et que je ne serais pas fâché de faire votre connaissance.

— En attendant le déjeuner, mon cher Rufin, je vais, si vous n'êtes pas trop fatigués, vous montrer le jardin et le parc du château.

— Volontiers, cousin Jules.

Rufin se leva ainsi que Tiennette et ils suivirent leur parent.

— Je n'y ai pas apporté grand embellissement, continua ce dernier, parce que ce domaine n'est pour moi qu'un pied-à-terre provisoire; je vais partir bientôt pour l'Italie.

— Comment! cousin, vous allez... fit Rufin suffoqué de surprise. Peu s'en fallut qu'il ne criât à la trahison.

— Mon Dieu, oui, repartit le nabab; j'ai l'habitude des voyages. Après l'Italie, je visiterai l'Allemagne, puis la Hollande et l'Angleterre, et à vrai dire, je ne sais pas encore où je me fixerai.

— Par exemple!... exclama Rufin indigné autant que déçu.

Mirouël, le regardant du coin de l'œil, jouissait de sa déception.

— Que voulez-vous? continua-t-il, ce pays n'est pas agréable, on n'y trouve même pas de sécurité.

— Ah! je comprends, cousin Julien, qu'après ce qui vous est arrivé le pays ne vous plaise guère; mais, si j'étais à votre place, je ne me sauverais pas pour cela devant Mandrin.

A cette impertinence, Mirouël perdit patience.

— Eh! qui vous permet de supposer que je me sauve? fit-il avec aigreur.

— Mais ce que vous me dites, cousin, touchant Mandrin.

— Vous vous servez d'un mot blessant.

— Oh! cousin Julien, pardonnez à un pauvre paysan qui n'a pas d'éducation. Que vous ai-je dit sans penser à mal?...

— Que je me sauverais devant un bandit.

— Eh bien, cousin, tout le monde se sauve devant le capitaine Mandrin et sa cavalerie : les receveurs, les commis, les gendarmes, tout comme les paysans et les bourgeois. Seulement...

Il n'acheva point sa pensée.

— Seulement? fit Mirouël.

— Tout le monde n'est pas aussi riche que vous; et moi, — faites excuse, cousin, de la liberté grande, — si j'étais à votre place, *après ce qu'il vous a fait*, ça ne se passerait pas comme ça.

C'était la seconde fois que Rufin faisait allusion à l'attentat commis sur Isaure.

Mirouël, déjà fort ennuyé de ce malencontreux parent, eût désiré qu'il ignorât l'existence d'Isaure, sur la naissance de laquelle il ne voulait pas donner d'explication. Il ne lui avait pas présenté sa fille, et comptait se débarrasser de lui à bref délai; mais sa persistance à revenir sur l'attentat le déconcertait.

— Enfin expliquez-vous, fit-il avec humeur.

Comme il disait, et tout en traversant le jardin, tout à coup Gaston, au détour d'une allée, apparut. Il était accompagné d'Isaure.

Le pauvre nabab dut accepter la carte forcée.

Aux saluts des deux jeunes gens il dut répondre par une présentation en règle du couple auvergnat. Isaure accueillit avec une froideur glaciale les deux intrus, et elle allait prier le chevalier de la soustraire à un plus long entretien, quand son père crut devoir expliquer le voyage de Rufin et d'Étiennette à Montluizant. C'était la faute à Mandrin...

Mais à ce nom détesté le chevalier parut tout oreilles et sa curiosité fut au plus haut point excitée.

— Ah ! fit-il, vous avez vu Mandrin ? Où cela ? Comment ? Où est-il ?

Et Rufin reprit la parole.

XVI

RUFIN INTÉRESSE GASTON

Le paysan raconta la visite du capitaine à son village, suivie du dîner dans la forêt, et conclut qu'il n'était pas si redoutable qu'on se l'imaginait.

— D'abord il n'a que cent cinquante hommes, dit-il, tandis qu'on lui en suppose davantage ; puis il ne se garde pas à son camp ; les chevaux sont dessellés, les hommes boivent, jouent, dorment comme bon leur semble, et lui-même se promène seul ou avec ses lieutenants. Ce n'est pas dans un bourg, ou sur le grand chemin, que l'on peut l'attaquer, c'est lorsqu'il se repose, au débotté. Là il serait bien facile de le surprendre.

Ces paroles impressionnèrent vivement le chevalier. Elles furent pour lui un trait de lumière.

— Parbleu ! pensa-t-il, ce paysan dit vrai. Il me paraît de bon sens et de bon conseil.

La haine de Mandrin le dévorait.

Il lui attribuait tous ses maux. Sans lui, il aurait déjà épousé la fille du nabab. C'était lui qui, par le plus lâche et le plus criminel des attentats, avait altéré sa santé mentale. Pas un jour ne se passait sans qu'il rappelât à Mirouël le devoir de se venger du bandit. Mandrin n'avait point dit adieu au Dauphiné ; il devait y rentrer prochainement. Allaient-ils l'attendre à Montluizant ? Ou pouvaient ils fuir devant lui ?

Gaston avait déjà pensé à délivrer le pays de ce fléau, et justement il avait proposé à Mirouël les moyens que venait d'indiquer Rufin.

Avec une douzaine d'hommes déterminés, des bandits, si l'on

n'en trouvait pas d'autres, il fallait surprendre le capitaine et le tuer comme un chien enragé, sans aucune forme de procès. Il offrait de se mettre à la tête de ces douze braves, et ne demandait à Mirouël que la solde de ses mercenaires.

Le nabab ne marchandait pas ; il était généreux autant que riche ; il ne rejetait point le plan proposé par son ami Gaston, dont il partageait la haine ; mais la vie indienne l'avait amolli, énervé ; il semblait qu'il eût bu au pays de Bramah l'indolence qui assouplit la volonté et les passions. Enfin, l'observation du mal étrange de sa fille absorbait son esprit.

— Voilà ce que je vous ai dit souvent, mon cher Julien, dit Gaston. On s'obstine à vouloir combattre un bandit avec les moyens ordinaires ; c'est insensé ; ce sont ses propres ruses qu'il faut employer. On parle d'appeler des troupes, des régiments ; je le répète, c'est lui faire trop d'honneur d'abord, puis ce serait d'un mauvais exemple et absurde dans nos montagnes.

— Nous en reparlerons, chevalier, dit laconiquement Julien.

La promenade continua sans autre propos important.

Rufin, tout en marchant, réfléchit à l'approbation que Gaston avait donnée si chaleureusement à ses paroles, et il pensa à capter sa bienveillance et à se ménager son appui. L'intention manifestée par Julien de quitter la France renversait tous ses projets et coupait l'aile à tous ses rêves de fortune.

Après le déjeuner Julien se retira dans sa chambre pour faire la sieste selon l'habitude des peuples méridionaux et Rufin demeura seul avec le chevalier, tandis que sa femme accompagnait Isaure, qui lui montrait les appartements du château.

— Mon ami, dit le chevalier avec la bienveillance hautaine qui convenait de gentilhomme à paysan, je vous ai entendu avec plaisir parler de ce brigand de Mandrin. Si tous nos paysans le jugeaient ainsi à son juste mérite on en aurait bientôt raison. Cette clique de Mandrin me fait l'effet d'une bande de loups ; on devrait les traquer et les chasser à cor et à cri comme des bêtes fauves. Si j'avais Montluizant, j'aurais une meute pour la grosse bête et les Mandrins.

— Ces gens-là vous font beaucoup de mal, monsieur le chevalier ?

— Ils me ruinent et désolent le pays. Mais vous en savez quelque chose.

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.